

A PROPOS DE BOTTES

Il y a de cela deux ans à peine, nous dit notre ami Z..., je revenais d'Avignon à Paris, et grâce à cette ruse assez innocente qui consiste à se servir de sa canne comme d'un verrou, en l'introduisant—à l'intérieur d'un wagon—dans la poignée de la portière, pour empêcher les importuns d'entrer, je pensais pouvoir passer la nuit tout seul dans un compartiment de première classe, lorsque, quelques minutes avant le départ, j'entendis des voix bruyantes qui se rapprochaient sur le quai de la gare. L'instant d'après, une main puissante tournait la fermeture du compartiment. Ma canne céda en se brisant sous l'effort d'un intrus, et je vis paraître une sorte de milord qui se disposait à faire irruption dans le train, avec une multitude de paquets. Trois autres personnes arrivées à la dernière minute s'élançèrent à sa suite, si bien qu'en un clin d'œil, nous fûmes cinq voyageurs dans le compartiment.

Il fallut se résigner. J'on fus quitte pour réunir précipitamment mes bagages, et j'allai me blottir dans un coin. L'Anglais s'assit à l'autre extrémité du wagon. L'un des nouveaux arrivants prit en hâte le troisième coin; un autre occupa le quatrième, et le cinquième voyageur se casa comme il put, entre ses voisins.

Il devait être huit heures du soir. Un quart d'heure plus tard, le train filait à toute vitesse. Notre Anglais dépliait une énorme couverture, prenait dans ses plis un foulard rouge dont il s'enveloppait la tête. Il assujettissait ensuite une casquette de fourrure sur son foulard, quittait son pardessus, sa jaquette, et se revêtissait d'une chaude houppelande. Après quoi il replaça dans le filet les vêtements dont il s'était débarrassé, s'enroula les jambes dans sa couverture et chercha une position commode pour dormir.

Mes autres compagnons de voyage l'avaient devancé. Doux d'entre eux, après s'être coiffés d'une toque de drap, commençaient à ronfler bruyamment; le troisième reposait en silence; l'Anglais ne tardait pas à imiter leur exemple, et moi même, je sentais le sommeil me gagner déjà, lorsque je vis le lord se réveiller soudain, quitter sa position horizontale, rejeter sa couverture et se rasseoir sur la banquette. Nous croyant sans doute tous endormis, il se mit alors à retirer ses deux bottes — d'énormes bottes de chasse — qu'il laissait dans l'allée du compartiment; et, ne conservant aux pieds que ses chaussettes blanches, il s'enroula de nouveau dans sa couverture, pour reprendre sa position première.

—Si chacun de nous prenait autant de liberté, pensai-je, l'atmosphère du compartiment s'en ressentirait...

Mais l'Anglais se rendormit aussitôt, dans la placidité des consciences tranquilles; et je restai songeur.

Je n'étais pas seul éveillé. Quand le milord eut commencé à ronfler, son voisin de face, qui malgré l'obscurité relative, produite par le déploiement du store tendu sur la lampe, n'avait pas perdu de vue un seul mouvement de l'Anglais, avançant la main, sans se déranger; puis, pour se débarrasser d'un voisinage qu'il trouvait gênant, il prit délicatement une botte par la tige, et, de l'air le plus naturel du monde, la jeta par la portière, avec la même indifférence qu'il eût mise à secouer la cendre de son cigare. Cela fait, il ramena sa main à la hauteur de son estomac, croisa les bras et dormit.

Ayant tout suivi des yeux, je ne pouvais que déplorer la responsabilité encourue par ce voyageur, si peu soucieux de la propriété d'autrui. Je me demandais ce qui allait se passer au réveil de l'Anglais. Évidemment, il réclamerait sa botte absente. Nous allions avoir un peu de bruit. Et, dans l'attente des événements, je riais de la confiance de mon compagnon de voyage, qui ronflait de plus belle, sans se douter du tour pendable que son voisin venait de lui jouer.

A dix heures et demie, nous arrivions à Valence.

Personne ne bougea. A minuit, le train entra en gare à Lyon. Deux des voyageurs descendirent pour se dégourdir les jambes. L'Anglais, parfaitement tranquille, laissa circuler autour de lui, s'étira les bras, toussa, bâilla, sans plus se soucier de ses bottes que de son premier soulier, et conserva sa position horizontale.

Au coup du sifflet, les voyageurs reprirent leur place. L'employé ferma les portières; le train se remit en marche. L'Anglais, lui, se mit à ronfler...

Je restai éveillé. Cependant, bercé par le mouvement monotone du train, je m'endormis aussi; car une heure plus tard environ, j'étais tiré de mon sommeil par un bruit de portière brusquement refermée. J'ouvris les yeux. Nous étions arrivés à Mâcon. Je me redressai, et

je remarquai non sans surprise que le coin précédemment occupé par le vis-à-vis de l'Anglais était libre.

Le "coupable" venait de descendre.

A Dijon, un autre de nos compagnons de voyage nous quitta aussi. Nous ne restions plus que trois, en comptant l'Anglais qui ronflait comme un tuyau d'orgue.

La situation commençait à se corser. —Pourquoi l'autre ne descend pas avant Paris! pensai-je avec un peu d'inquiétude.

Hélas! à six heures du matin, je vis qu'il se frottait les yeux, pliait sa couverture, et, à Laroche, il m'abandonnait. Le lâche!...

Je me trouvais dans une jolie position! Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêtait plus avant l'arrivée. Quant à démissionner pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Mon homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.

—Nous y voilà! me dis-je; gare au coup de théâtre!

Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrapa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la parcelle.

A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai, tenant à voir, au moins d'un œil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.

Mon Anglais souleva le volant de drap qui masquait le dessous de la banquette; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet... Rien!

Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche-pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai...

C'en était fait! En m'entendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.

—Pédon! fit-il avec un accent britannique des plus prononcés, vous savez où on a mis la botte de moi?

—Quoi donc? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.

—Le botte de moi, reprit-il.

—Où; eh bien?

Il me montra son pied déchaussé!

—Où il est?

Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.

—Mon botte enfin! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

—Eh! que voulez-vous que je vous dise? cherchez-la!

—Je la cherchais aussi; mais je ne trouvais pas. Vous avez caché la botte de moi?

—Ah! je vous jure que non, par exemple!

—Alors dites où il est?

—Est-ce que je le sais? Cherchez mieux.

—Nô... nô... ils dormaient...

—Eh bien, moi aussi!

—Du tout, s'écria-t-il; vous avez ri du malheur de moi!

Et il répéta:

—Alors, vous voulez pas dire?

—Je ne le veux pas... je n'en sais rien du tout. Voilà qui est clair.

—Très bien, dit l'anglais en manière de conclusion.

Il retourna à sa place d'un air grave, termina ses paquets, changea de coiffure, examina d'un air désolé son pied déchaussé dont il faisait jouer les doigts dans la chaussette blanche, et ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée.

Au di-hors, une pluie battante engloutit les vitres. A neuf heures et demie, nous entrâmes en gare. Je bouclai ma valise, mes derniers paquets, et, comptant laisser mon compagnon de route se tirer d'affaire comme il le pourrait, j'allais descendre, quand l'Anglais, s'interposant aussitôt, me barra le passage avec son bras, se mit à la portière et appela un homme de la Compagnie.

Je me disposais à descendre à Courbevois.

Il me retint par le pan de mon habit, qu'il aurait déchiré si j'avais tenté de fuir.

—Ah ça, est-ce que vous plaisantez, m'écriais-je?

—Nô... nô... fit-il gravement. Nous autres dans la Angleterre, ne jamais plaisantez des choses sérieuses...

Un inspecteur arrivait.

—Pédon, dit le milord, en montrant son pied déchaussé qu'il leva jusqu'à l'ouverture de la portière restée fermée, pendant le voyage, le monsieur que voici—il me désignait—a pris la botte de moi qu'il ne veut pas rendre. Je voulais, moi, le dénoncer au policeman; seulement comme je ne pouvais aller sans mon botte, dans le boue, je vous commandai de faire venir un homme qui va porter moi sur son dos pour traverser la gare. Monsieur le voleur nous accompagnera jusqu'à chez le policeman...

A cette déclaration, l'inspecteur resta comme ahuri. Il ne savait si l'Anglais parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Je partis d'un nouvel éclat de rire qui exaspéra mon compagnon de voyage.

Cependant, il me tardait d'en finir. Comment faire?

—Si je raconte la vérité, pensai-je, l'Anglais ne voudra jamais me croire.

L'inspecteur paraissait de plus en plus perplexé.

Soudain, une idée me vint, canaille en somme, mais pratique. Sûr à l'avance du succès d'hilarité que ne pouvait manquer d'obtenir la promenade de mon lord à califourchon sur le dos de l'homme d'équipe, je pensai que le meilleur moyen de me débarrasser de lui était de le faire passer pour fou. Aussi bien sa surexcitation, sa façon d'agiter à la portière son pied déchaussé devaient-elles prédisposer l'inspecteur à croire ma déclaration. D'un geste, je lui indiquai ma pensée. Il la saisit à merveille.

Je me penchai donc vers lui, et je lui dis à l'oreille:

—Hélas! monsieur, vous ne vous rendez que trop bien compte par vous-même de l'état d'esprit de ce malheureux aliéné. Atteint du délire de la persécution, il est convaincu que je lui ai volé sa botte. Qu'en a-t-il fait! Je l'ignore, étant monté après lui dans le train, à un moment où il paraissait endormi. Il ne manquera pas de vous raconter que, pendant son sommeil, j'ai voulu lui jouer un tour de mauvais goût et que je me suis approprié sa chaussure... Vous êtes prevenu... Vous saurez que lui répoudre... Voyez du reste son agitation... Ce qu'il y a de plus simple selon moi, c'est de le diriger sur l'infirmerie spéciale, en lui donnant l'assurance qu'il y retrouvera sa botte.

—Compris! murmura l'inspecteur.

Un homme d'équipe arrivait. L'Anglais monta à cheval sur son dos que je vis ployer sous la charge et il prit ainsi le chemin du commissariat en criant:

—Venez! venez!... Monsieur le voleur! je vous fais mettre au poste.

—Soyez tranquille, lui dis-je, je vous suis!

Mais après quelques pas, les curieux et les rieurs accourus à la vue de cet étrange voyageur devinrent si nombreux, que je pus, avec la complicité de l'inspecteur, gagner une porte de sortie, après lui avoir chaleureusement recommandé mon fou.

—Comptez sur moi, me dit-il, ce matin même, il sera examiné au point de vue mental...

J'étais enfin délivré de mon Englishman...

—Depuis lors, ajouta notre ami Z..., j'ai toujours négligé d'aller aux informations. Mais je ne s'rais pas autrement surpris que mon Anglais eût été envoyé à l'asile Sainte-Anne.

Ce ne serait pas le premier que l'administration y eût enfermé... à propos de bottes!

ANDRÉ LEROUX.

Toujours les enfants. Michel Z... (sept ans et demi) arrive auprès de sa petite maman, les vêtements complètement percés de petits trous. —Qui vous a mis dans cette état? demande la mère courroucée et inquiète. —Petite maman, répond le marmot, je vais te dire. Nous venons de jouer à l'épicier avec les camarades: c'est moi qui faisais le fromage de Gruyère.

On cause après dîner au salon entre femmes, pendant que ces messieurs sont au fumoir, et l'on épiluche les absents.

—Je ne sais pas comment vous pouvez trouver M. V... un homme aimable! ainsi l'autre jour dans un dîner il ne m'a pas adressé un mot.

L'amie s'éventant à petits coups. —Il avait peut-être une jolie femme de de l'autre côté.

ARGENTERIE FINE
CADEAUX POUR LES FETES

— On trouve chez —
L. J. HERARD,
26 rue St-Laurent,

un assortiment des plus variés d'argenterie de table. Contellerie, etc., convenables pour cadeaux du Jour de l'An et souvenirs d'anniversaires. Les prix sont des plus modérés. Une visite est sollicitée.

PARC SOHMER

N'oubliez pas qu'au Parc Sohmer il se donne régulièrement tous les dimanches à 3 et 8 p.m. des représentations par des artistes, chanteurs, gymnastes, acrobates, danseurs, des célébrités en renom qui ont fait leur marque dans les grandes salles d'amusement de l'Europe et des États-Unis.

Le pavillon est toujours chauffé à la température de l'été.

Hotel Riendeau

La maison par excellence pour les touristes. Balcons et terrasses. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe.

En face de l'Hôtel de Ville et du Palais de Justice.

A quelques pas des bateaux et des gares de chemins de fer.

58 et 60 Place Jacques-Cartier,
JOS RIENDEAU,
PROPRIÉTAIRE.

Belle Installation

MM. MATHIEU FRERES
NEGOCIANTS DE VINS

Occupent aujourd'hui leur nouveau magasin,
21 et 23 Rue De Bresoles

MM. MATHIEU FRERES sont les seuls Canadiens-français qui aient fait de leur négoce une spécialité importante.

Ils sont les agents spéciaux du Cognac la Grande Marque "Participation Charentaise".

Ils sont aussi les seuls agents pour le Whiskey Ecossais "Glen Scot" et pour le Champagne "Lemoine".

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Chénier aura avant peu sa statue.

La première explication nous a été adressée par Bernard Melançon, 99 rue St Jacques, Montréal.

Ont deviné le rébus Mlle Edith Fortier, Lévis, J. E. Bédard, Québec, J. E. Parent, Montréal, Léopold Pambrun, Montréal, Mlle Ida Vienno-Michaud, Québec, Mlle Plamondon, Québec, Arthur Bisson, Maisonneuve, P. E. Vézina, Trois-Rivières.